

## UN

Le travail est une bénédiction. C'est ce que je n'arrête pas de me répéter, chaque fois que l'envie me vient de tout envoyer promener. Car pire que de travailler, bien pire, est de ne pas travailler. Et je ne parle pas simplement des gens qui dorment dans les parcs, ou de ceux qui se font licencier alors qu'ils ont une famille à nourrir. Je parle de nous autres, ceux qui sont pourvus d'un emploi et d'un salaire, et qui trouvent tout de même le moyen de passer la moitié de leur temps à rêver d'envoyer valdinguer tout le fourbi, et l'autre à se sentir simplement fatigués.

Bien sûr, je pense aux gens qui ont un emploi semblable au mien : les traînants de la course à la carrière d'employé de bureau, écartés de la voie rapide par notre manque fondamental d'envie de gagner. Mais même dans ce cas, le travail est une bénédiction. Je dis cela – affligé d'une certaine

surcharge pondérale, encrassé par le cholestérol et passé du mauvais côté de la quarantaine – parce que le travail est, en définitive, la seule chose qui maintient le reste en place. Il est difficile de vous expliquer ce que je veux dire, à moins que vous ne partagiez ma terreur des jours fériés.

Les jours fériés, j'aime aller faire de longues promenades dans les rues tranquilles de la City, regardant les bureaux vides et scrutant à travers les vitrines la pénombre des cafétérias nettoyées de fond en comble. Je sais que cela paraît ridicule, mais je les trouve rassurants – ces reflets des façades de verre, et les bureaux d'accueil avec leurs agents de la sécurité qui s'ennuient et somnolent dans des fauteuils de cuir à haut dossier. Ce sont les spectacles qui tiennent à distance ma crainte du chômage. Car il est facile d'avoir l'impression d'être au chômage, même lorsque vous êtes attelé à votre bureau et que vous êtes parfaitement conscient de tous les autres pauvres bougres qui ont réellement perdu leur boulot. Le chômage peut aussi bien être une impression que vous avez. C'est le sentiment de n'avoir nulle part où aller – ou « nulle part où aller sinon à la maison », comme quelqu'un l'a dit un jour. Et je n'arrive pas à trouver de meilleure définition. Éprouver une telle impression d'ennui, une telle impression d'inutilité ; aller à la dérive, et n'avoir plus de prise sur la vie, de sorte que rien – ni

effort, ni récompense – ne justifie plus que vous vous leviez ou que vous dormiez. Et cela peut arriver au moment où vous vous y attendez le moins.

Vous vous demandez peut-être qui je suis, ou à quoi je ressemble. C'est sans importance. Votre regard ne se poserait pas deux fois sur moi, si vous me voyiez dans le train. Je ressemble à tout le monde. Et, tout bien considéré, je suppose que je suis exactement comme tout le monde. Mais je devrais dire «britannique, blanc, de sexe masculin.» Et vous pourriez ajouter, si vous le désirez, «col-blanc-dans-la-tranche-des-revenus-faibles-à-moyens-habitant-la-banlieue-mais-qui-a-lu-quelques-livres». Mais un jour, il y a près de vingt ans, à la veille de l'été 1980, j'étais sur le chemin du bureau lorsque j'ai décidé soudain de prendre la tangente pour la journée. C'était au début de juin, une matinée sans nuage, et le soleil était déjà chaud. Je traversais le London Bridge – je travaillais à cette époque-là près de Monument, et je traversais tous les jours le pont à pied depuis la gare – et je regardais la lumière sur le fleuve.

Lorsque je plissais les yeux jusqu'à ce qu'ils soient presque fermés, les reflets de lumière sur l'eau devenaient une seule masse étincelante, d'un blanc aveuglant, dansant sur du noir. Et lorsque j'essayais de regarder de nouveau devant

moi, l'éclat du soleil était si violent qu'il me fallait regarder le trottoir en marchant. Tout autour de moi, les travailleurs affluaient vers la City. J'étais toujours fasciné par les allures différentes auxquelles ils avançaient. Leurs vies étaient dans leurs façons de marcher, si vous voyez ce que je veux dire. Certains flânaient, dédaigneux d'une hâte qui mettait en cause leur statut, ou faisant montre d'une aisance qui semblait expressément continentale ; d'autres pressaient frénétiquement le pas, leur veste sur le bras et la chemise déjà collée au dos par la transpiration au niveau de leurs épaules. C'étaient ces derniers qui se parlaient parfois à eux-mêmes dans leur course, comme s'ils répétaient leur défense en prévision de quelque accusation qu'on allait leur lancer à l'instant où ils pénétreraient dans le bureau.

Et puis il y avait ceux qui marchaient littéralement au pas sur le pont : la classe des cadres de la vieille garde, les métronomes du parapluie qui se tenaient droits, regardant fixement devant eux de leurs yeux larmoyants qui semblaient ne révéler que l'intelligence la plus bornée, mais qui véhiculaient un air de désapprobation totale de tout ce qui n'appartenait pas à leur monde.

Mais quel était leur monde ? Ils étaient une espèce en voie de disparition, des dinosaures même à l'époque, et bientôt leur City – presque

celle des queues de pie et des cols cassés – serait ensevelie sous la nouvelle génération de l’architecture révolutionnaire et des jeunes gens maigres aux diplômes américains et aux passeports suisses. Et pourtant, l’idée de cette vieille garde subsistait dans le mobilier de ces bars à vin et de ces petites boutiques sombres, pleines d’animation, où des hommes aux cheveux argentés vendaient des chemises « fait main » à des diplômés aux corps bronzés et aux gros stylos. Mais il n’y avait que l’idée de la vieille garde qui subsistait : et c’était l’élément – il ressemblait davantage à un processus – qui m’intéressait. Qu’il y eût ici un bloc de la réalité mise au rebut qui demeurât présent dans une faible dilution de son ambiance, comme ces nouveaux pubs sur des chantiers de la vieille City où ils gardent bien en vue un fragment de maçonnerie médiévale derrière une feuille de Plexiglas bientôt recouverte d’empreintes de pouces graisseuses.

Non que j’en aie quoi que ce soit à fiche de la maçonnerie médiévale ou de la vieille garde de la City à cet égard. Non, ce qui retenait mon attention, c’était le fait d’être témoin d’une époque où la plupart des choses, y compris les espèces sonnantes et trébuchantes et notre perception de la réalité elle-même, étaient sur le point de se muer en une idée d’elles-mêmes. Peut-être en a-t-il

toujours été ainsi, mais, vers le début des années quatre-vingts, j'ai commencé à remarquer la pression exercée par l'image sur la substance. Et cette pression s'est mise à m'importuner, comme une mauvaise chaîne de radio que vous n'arrivez pas à éteindre. Et je m'aperçois aujourd'hui que je n'arrive toujours pas à l'éteindre.

Pour en revenir, quoi qu'il en soit, à cette matinée du début de juin ; j'étais là, en train de traverser le London Bridge et de regarder les immeubles dont on eût dit alors qu'ils absorbaient la lumière, et je savais que le bleu du ciel se ferait de plus en plus profond à mesure que le jour avancerait dans sa course. Et je ne sais pourquoi, mais il semblait y avoir quelque chose d'antique, et de monolithique dans les flancs de ces grands immeubles qui faisaient face à l'éclat du soleil.

Et donc je m'arrêtai pour regarder encore : les bijoux de lumière à la surface du fleuve et le menaçant édifice impérial de la City.

La journée semblait pousser à l'aventure, murmurer la promesse de quelque mystérieuse rue transversale dont l'exploration trouverait, au soir, sa récompense dans une expérience extraordinaire ; au crépuscule, lorsque les rues dégagées seraient feutrées et grises, colorées à leurs coins de touches de vermillon du couchant, j'aurais trouvé un trésor qui ferait de la City, et de tout ce

qui s'y trouve ou en provient, mon bien. Je n'avais qu'à chercher.

Légèrement enivré à la pensée que j'allais en fait m'écarter de la routine, je m'attardai un moment de plus sur le pont. Je sentais sur ma nuque la chaleur du soleil montant tandis que j'hésitais entre une foule soudaine de choix. J'ai toujours été incapable de prendre des décisions rapides, comme plus d'un gestionnaire de branches l'a écrit sur mon formulaire d'évaluation annuel, et la décision de savoir quoi faire d'un jour de liberté volé – suivant si vite la décision initiale de ne pas me rendre au bureau – représentait presque trop pour moi. Mais j'avais aussi le sentiment d'avoir été mis au défi par la City, ou par Londres tout entier, non pas simplement de me montrer digne de sa complexité, de sa profondeur et de sa splendeur, mais aussi (dans mon arrogance) de prouver ma supériorité d'esprit sur mes collègues de travail qui, en ce moment même, se dirigeaient vers les bureaux qui leur étaient attribués en arborant l'expression, sereine ou inquiète, de ceux qui commencent leur journée un peu en retard.

J'étais déjà un hors-la-loi : un criminel qui dédaignait même la lassitude offerte par les horaires à la carte. À chaque minute qui passait, comme je m'enfonçais dans les sous-bois de ce territoire interdit qui borde la voie droite et

étroite des heures fixes de bureau, j'accumulais sur mes épaules une responsabilité de mon crime qui serait la première mise à l'épreuve de mon endurance. Bientôt, l'impression d'ivresse avait cédé la place à une sensation têtue de commotion, accompagnée d'un vertige réel que je ne pouvais attribuer qu'à la chaleur du soleil, ou aux nerfs. Les bords de ma vision périphérique se mirent à s'obscurcir. Je crus que j'allais m'évanouir ou vomir. Je gagnai un côté du trottoir et m'appuyai contre la pierre douce de la balustrade, en exerçant dessus une légère pression des mains. Comme je reprenais ainsi mon aplomb, et captais la plus ténue des brises du fleuve, je commençai à retrouver mes esprits. Mais je saisis presque avec gratitude l'occasion de ma soudaine chute vertigineuse dans la nausée. Il me fallait trouver une cabine téléphonique pour y téléphoner en malade.

Comme je tournais le dos aux travailleurs qui passaient, je me mis à éprouver le sentiment que tous les regards étaient sur moi, et je fis donc volte-face, en prenant cette fois bien soin de n'attirer l'attention de personne, et d'avoir l'air de prendre le temps de les juger. Ce n'était pas, à cette heure de la journée, un endroit où il était habituel de stationner; et j'attirais sur moi une succession de coups d'œil obliques, dont aucun n'était en lui-même accusateur, mais dont tous –

en raison de leur brièveté même et de leur apparente indifférence – semblaient dire : « Nous avons déjà croisé des gens de votre espèce, et nous n'avons pas le temps, ou, pour être franc, l'envie de nous trouver en quoi que ce soit mêlés à toute cette petite embrouille que vous pourriez concocter dans le but de ne pas vous rendre au bureau. Et à ce propos, si vous n'êtes pas avec nous, vous êtes contre nous. »

Mais la question n'était pas – n'est pas – d'être pour ou contre mes collègues de travail. Car d'aussi loin que je me souviens, j'ai toujours éprouvé une égale méfiance pour l'autorité organisée et la rébellion organisée – pour la soumission à ce qui est conforme et la soumission à ce qui est non-conforme. J'ai un penchant pour des aspects des deux, mais j'ai, semble-t-il, un réflexe qui me pousse à prendre le contre-pied de toute orthodoxie donnée. Montrez-moi un rebelle qui se pavane et j'aurai envie d'être un bourgeois dénué d'humour ; installez-moi dans une pièce remplie de cadres supérieurs surpuissants et je leur bâillerai probablement à la figure. Est-ce si bizarre, je me le demande ?

Pour moi, c'est simplement le sentiment d'être déphasé, qui est peut-être tout à fait commun, et à coup sûr patent chez certains représentants de ma génération qui sont nés à la fin des années cinquante et au début des années soixante. Nous

avons ouvert nos yeux sur le bitume au crépuscule de l'austérité ; nous étions trop jeunes pour faire l'expérience des nouveaux mondes radieux de l'agitation et de la libération qui avaient façonné l'existence de nos frères et sœurs aînés ; et, pour être franc avec vous, tout ce que j'arrive à me rappeler de l'Utopie Orientale du pouvoir hippie – telle qu'elle est arrivée au sud de Londres, en tout cas –, c'est une odeur forte de toile à sac et de paniers en osier humides. Une odeur qui semblait définir ce que j'imaginai être le public des festivals gratuits, où des jeunes filles en jupes longues roulaient des joints soigneusement assemblés avec la même attention au détail que celle qu'apportaient très probablement leurs arrière-grands-mères aux modèles de broderie ; et à côté de ces jeunes filles, de jeunes hommes aux cheveux raides, aux épais favoris et aux visages d'enfants. Le tout sous un ciel blanc comme os.

Et puis encore une fois, nous étions juste ce petit rien trop vieux pour nous laisser prendre au ramdam d'un monde décrit par la publicité et les produits. Si nous n'avions pas envie de retourner à la terre, nous n'avions pas pour autant davantage foi en la rhétorique du commerce de détail. C'était le monde dans lequel toute chose s'était muée en une idée d'elle-même, où la vie ne possédait plus de vie intérieure.